



Des enfants sur la «Sint-Annastrand», rive gauche, vers 1915. A l'arrière-plan: la cathédrale Notre-Dame.



Vue du centre-ville, de la rive gauche et des premières parties du port.

Écrivains d'Anvers

Anvers a besoin de génie pour cacher son néant
(Werner Lambersy, *Anvers ou les anges pervers*)

Cette année, après Madrid (2001), Alexandrie (2002), New Delhi (2003) et avant Montréal (2005), Anvers a été proclamée «Capitale mondiale du livre» par l'Unesco en collaboration avec l'IFLA (*International Federation of Library Associations*). Du 23 avril 2004 au 22 avril 2005, la ville honore, propage et glorifie sous toutes leurs facettes le livre et la lecture. *Septentrion* est volontiers de la partie.

Anvers.

Victor Hugo y a vu, depuis la flèche de la cathédrale (l'air était-il si pur, ou son imagination si puissante?) s'étendre au loin Gand, Malines et Breda. Blaise Cendrars y avait une chambre à crédit dans un «bordel de bord». Dans un grand geste pathétique dont il avait le secret, Verhaeren, né en amont de l'Escaut, nommait la ville «le grand cri de la Flandre à l'espace».

Georges Eekhoud voyait en elle une nouvelle Carthage: «Ville féconde mais marâtre. Avec ta corruption hypocrite, ton tape-à-l'oeil, ta licence, ton opulence, tes instincts cupides, ta haine du pauvre, ta peur des mercenaires». Mais il l'aimait «comme une femme lascive et coquette, comme une courtisane perfide et adorable».

Ainsi, je ne fais que farfouiller dans le flux de mots que cette ville a engendrés.

Le poète Leonard Nolens y habite aujourd'hui. Venant du fin fond du Limbourg, il y a échoué voici plus de trente ans:

(...) dans cette bulle d'air
De briques au-dessus de l'Escaut.
Ici des décennies ont démarré sans toi
Comme cette eau infinie sans adresse.

Durant la dernière décennie du xx^e siècle il se rendait chaque jour, depuis Berchem, au pavillon du domaine *Missenburg* à Edegem - «le paradis, et sans serpent» - pour figoler ses vers, ou regarder par la fenêtre... dans le jardin où l'esprit de Marie Gevers planait encore parmi des arbres portant des noms tels qu' «Apollon» ou «Joie de l'ouest».



Dans un poème de Tom Lanoye, poète officiel de la ville d'Anvers, la tour KBC (mieux connue sous le nom «Boerentoren») déclare son amour à sa voisine toute proche, la cathédrale Notre-Dame (Photo S. van Baarle).

Ce n'étaient pas des poèmes que j'y écrivais mais des oies de Sibérie se posant durant leur voyage sur l'eau des fossés.

Qui écrira un jour l'histoire de ce lieu, et de la famille qui y tint salon pour toute l'Europe dans une gentilhommière où passèrent entre autres Gide et Einstein?

Quant au mille-pattes Tom Lanoye, fils de Louis-Paul Boon et de Hugo Claus, il vient de la rive gauche, de Flandre-Orientale, et s'est haussé à la dignité de poète officiel de la ville d'Anvers, disposant du droit de faire sa toilette, de l'affubler de mots et de la maudire. Même s'il hiverne en Afrique du Sud, au Cap, son coeur de fils de boucher provincial continue à battre dans la fringante métropole.

Werner Lambersy y est né en 1941. Il a «perdu» la ville à l'âge de trois ans, mais pour y revenir toujours et encore par la suite, comme vagabond, vendeur de mixers allemands, coureur de jupons et ange pervers, tel le chien qui revient à son os.

Il revient maintenant de Paris avec un long poème incantatoire dédié à son père, un Anversois, mort en 2002 et qui jamais n'a renié, même pas après vingt ans de prison, son engagement dans les *Waffen* SS pendant la deuxième guerre mondiale. Ce texte est un de profundis, un kyrie, un kaddish pour un homme détesté, absent, présent et étrange, mais qui reste père. En 1944, Lambersy avait déménagé à Bruxelles avec sa mère et s'était définitivement francisé. Il verrait encore passer deux autres pères.

Fernand-Louis Berckelaers (1901- 1999) a tourné le dos à la métropole en 1925 - salut et merci! A Paris, il connaît une seconde naissance sous le nom de Michel Seuphor (anagramme d'Orphée). Désormais, il est francophone, mais continuera à aimer le poète west-flamand Guido Gezelle (xix^e siècle) et ne reniera jamais sa langue maternelle. Il est généralement connu comme artiste graphique, critique et défenseur international de l'art abstrait. Rares sont ceux qui savent qu'à Paris, en 1939, il a écrit un roman d'initiation, *Les Évasions d'Olivier Trickmansholm*, où il retrace son évolution, d'Anvers à Paris, l'attribuant à un alter ego qui fait un pied de nez au collège des jésuites parce qu'il ne veut pas laisser aux pères le plaisir de le mettre à la porte pour «flamingantisme». A Seuphor lui-même, ce flamingantisme avait d'ailleurs fourni une «splendide occasion» d'échapper à «la difficulté d'être». A une époque où une grande partie de la bourgeoisie anversoise méprisait le néerlandais et l'émancipation flamande, les manifestations flamingantes étaient de «véritables fêtes» pour le jeune Seuphor: «A l'âge de vingt ans, elles me donnèrent matière à extase.»

Entre-temps, la francophonie à Anvers - abandonnée à son sort par les Flamands comme par les francophones parce que ni chair ni poisson, littéralement tombée entre deux chaises - s'est presque entièrement évaporée. Cela paraît inévitable dans une certaine Belgique qui a rejeté un bilinguisme étendu à la totalité du territoire. On peut regretter cette situation et y voir une perte de diversité culturelle. Mais d'autres formes de diversité viennent la remplacer.

Anvers

Vous êtes généreuse et seigneuriale; fanfaronne, au dire de tous les Flamands qui habitent ailleurs; sensible à la mode et assujettie aux chimères du jour; mondaine et caustique, à la fois moqueuse avec *grandezza* et aigrie. Je laisse à Werner Lambersy le soin de conclure cette approche d'Anvers: «La médiocrité rassure, c'est sa fonction, sa raison d'être. Anvers inquiétera toujours, vivra de ses questions, pour le plus grand plaisir de ceux qui questionnent, sans illusions, les pythies moqueuses et les devins pertinents et impertinents de l'Art» (*Anvers ou les anges pervers*).

Pour accompagner le poème à son père, poème que ce dossier anversoïse vous permet de lire pour la première fois dans son intégralité, Werner Lambersy nous a également envoyé depuis Paris quelques lignes personnelles: «Né à Anvers, un soir pluvieux de novembre 41, il ne me reste de ce premier contact que le sentiment que la nuit, l'ombre, la brume et l'eau sont mes amies les plus fidèles et les plus douces. La «saudade» flamande est une sorte d'après-boire sans avoir lieu. Je ne suis pas un marin, mais un homme de fleuve, de rives, de bords et de bordures, de mélanges et de brassages cosmopolites. J'aurai donc pour Anvers cette complicité d'y avoir fait ce que je n'osais faire ailleurs: que cela soit du sexe, de l'amour ou du texte... «Anvers ou les anges pervers» mon (plus ou moins) roman, c'est «Je perds Anvers», «Je perds mes frères» et sans doute «Je m'y perds».»

Veuillez accepter, chers lecteurs, ce fleuve de mots qu'Anvers vous offre.

Luc Devoldere

Rédacteur en chef.

Voir www.abc2004.be

Village parmi les capitales

Par Tom Lanoye

Traduit du néerlandais par Mireille Cohendy et Arlette Ounanian.

Et c'est ainsi que Tony Hanssen parvint sans encombres à atteindre Anvers, la plus grande ville du pays.

Comme un joug sur le dos d'un bossu, poussée sur un coude de l'Escaut, Anvers s'agrippe à ce fleuve, jadis florissant. Capitale du diamant et de la gastronomie, où la goinfrerie, la soûlographie et la gloriole tiennent lieu de traditions populaires. Ville où les richesses, fruits de la cruauté, de la torture et de l'esclavage, rapportées des colonies par bateaux entiers et bradées ensuite, ont été quasi dilapidées. Comme une poule un œuf clair, elle couve son port, autrefois le plus prospère du monde et qui, aujourd'hui, en dépit de maints dragages et magouilles politiques, ne cesse de périliter. Gloire consumée, empire déchu!

Où, il y a cinquante ans, le dernier architecte fut cousu dans un sac de cuir lesté de plomb qu'on flanqua dans un bassin de radoub sans fond et où, depuis, les nouvelles constructions sont l'œuvre d'un ami politique, frère de la sœur de la femme de ménage de l'homme qui imite à merveille le style d'autrefois. Là sévit la tyrannie des poutres en chêne à chaque plafond, de la rusticité des murs en brique agrémentés d'une roue de charrette antique, des façades pompeuses aux fioritures qui se voudraient baroques, de la grisaille, de la désolation, de la répugnance pour tout ce qui est couleur et fantaisie.

Ville où la forfanterie passe pour de la convivialité comme les bovines de Rubens passent pour des beautés.

Où la cathédrale n'a qu'une tour et demie car la pingrerie l'emportait alors sur le bon goût et la dévotion; cette malheureuse tour passe depuis pour la plus belle du monde car le bon sens plie devant le chauvinisme.

Vivier de peintres et d'écrivains, fuis de leur vivant, vite oubliés après leur mort. Ou pire encore, exposés dans des musées poussiéreux et adulés, non pour leurs œuvres, mais pour leurs liens avec ce village parmi les capitales.

Ville aux églises désertées et aux cafés bondés, et c'est dans ces derniers que l'on s'ennuie le plus!

Foyer de tout ce qui est vieux et usé et flaire la décrépitude.

Ville qui a connu les beaux jours du jazz et de la vague hippie, ville de temps à jamais révolus. Ville pansue, ville empâtée, cirrrose et infarctus. Abcès qui par paresse séchera plutôt que d'éclater. Aigreur, torpeur, nausée. Bruges du ^{xx}e siècle.

Cette Anvers-là, jadis symbole de commerce et de prospérité, était la ville où Tony verrait ses rêves de marchand s'enliser à jamais. Les affaires sont les affaires et ce qui est fait est fait! Une fois encore cependant, il se laisserait enjôler, un jour encore, il espérerait, et même, il y croirait. Puis, il disparaîtrait.

Tom Lanoye

Mon difficile amour (1/3)

Oui, je t'ai maudite, plus souvent que Beerschot
Ne fut éliminé. Quittée? Bien davantage
que tes quais par les flots ne furent lessivés.
Trahi? Jamais, mais alors d'autant plus en rage,
comme tout Signor, quand je parcours tes rues
que l'on bousille à coups de bouteurs et de grues.

Où le quidam qui crèche ailleurs bafoue
les rares trésors qui sont encore debout.
C'est lourd à digérer ce genre d'énormité.
Alors à ta rescousse je bondis, j'estoque
et chante tes louanges. Haut et fort j'évoque
ton passé, ton parler, ta belle cathédrale.
Ton jazz au temps où jazz était extravagance.
Ton art, ton diamant, et sur un piédestal
tes grands hommes de la mode et de la danse.

Je les nommerai tous! Bien sûr avec tactique.
(or donc sans ton bilan ni tes douteux trafics.)
(Tes flics véreux, plus ou moins décavés,
achalandés de neuf pour leur meuf encartée.
(Ton secrétaire, sa p'tite clique de copains.)
(Tes édiles bardés de musettes et sacoches.)
(Leurs porte-clés plus grands que des brioches.)
(Les cartons pour leurs lardons). (Leur affolement
d'avoir en politique fait l'autruche si longtemps.)

Oh non! Dès lors, chez moi, la critique perd ses ailes.
Ton tragique m'attendrit, je reste fidèle.
Je chante ta splendeur. Rayon gastronomique:
Ta gloire internationale. Ta bière avec son col,
Ton rock 'n roll plein de zwanze.
Ta fière obstination. Ta foutue chance.
Ton talent fulgurant... Voyons s'ils osent rappliquer
ces trente-six charlatans qui songent à le mater!

Tu pétilles mon doux volcan! T'es vraiment pas bégueule!
Qui ose se moquer en prendra plein la gueule!

Traduit du néerlandais par Danielle Losman.

Mijn moeilijk lief (1/3)

Verloekt heb ik u, meer dan Beerschot ooit
verloor. Verlaten? In gedachten meer
dan eb en vloed uw kaden konden boenen.
Verraden? Nooit. Maar des te kwader vaak,
lijk iedere sinjoor, loop ik uw straten door
waarin zo veel zo grondig werd verklooid.

Maar waar - vooral door al wie er niet woont -
wat waardevol is nóg wordt weggehoond.
Dat ligt zwaar op mijn maag als ik dat hoor.
Ik spring dan - ondanks alles - in uw bres
en prijs u torenhoog. Ik wijs op uw
verleden, uw parlee, uw kathedraal.
Uw jazz toen jazz te boek stond als exces.
Ik toon u thans: uw kunst, uw diamant,
uw mannen van de mode en de dans.

Ik noem het allemaal! Maar met tactiek.
(Dus zonder uw balans en wapentuigtrafiek.)
(Uw flikken, al dan niet met vals krediet
en karren vol klandizie voor hun snol.)
(Uw secretaris met zijn vriendjeskliek.)
(Uw Schepenen met rugzak en sacochen.)
(Hun sleutelhangers, groter dan brioches.)
(De kaartjes voor hun koters.) (Hun paniek,
na jaren van struisvogelpolitiek.)

Oh nee! Dan krijgt kritiek bij mij geen kans.
Ik smelt voor uw tragiek en blijf u trouw.
Ik zing uw renommee. Qua fijne schrans.
Uw internationale resonans. Qua bier
met col en rock-'n-roll met zwans.
Uw trotse koppigheid. Uw hoerenchance.
Uw fel talent - gemaltraiteerd misschien,
maar door geen twintig charlatans te nekken.
Al uw geweldig bruisen! Al dat pakkends...
Wie dan nog met u lacht, krijgt op zijn bakkens.

«Stadsgedicht Antwerpen» (2003).



Les évasions d'Olivier Trickmansholm

Par Michel Seuphor

Dans une grande ville aux toits rouges, Olivier est né avec le siècle

Une grande ville aux toits rouges et aux façades peintes en blanc, soigneusement débarbouillées tous les deux ans; maisons uniformes, peu élevées, mais à l'aspect solide et cossu; amples avenues d'une exemplaire propreté et que leurs courbes agrémentent d'un peu de jeu. Ville aux nombreuses et vastes églises, d'architecture plus colossale peut-être qu'originale, mais dont les nefs regorgent de chefs-d'œuvre. Ville où tout respire le travail et la richesse, métropole non seulement du commerce, mais encore de la jouissance et du bon sens, car la richesse ne va pas sans l'une ni le travail sans l'autre.

Cité de tout repos, au demeurant, si du moins la sensualité flamande a son content habituel de spectacles et de sensations. Car ces maîtres de réalisme savent vivre, et se moquent facilement de tout ce qui n'est pas concret, grassement palpable et immédiat.

C'est Anvers, capitale d'un riche pays, Anvers, que domine fièrement la haute tour de sa cathédrale, pièce montée de grand style sur l'opulent tapis des Flandres. Une haute volée d'artistes travailla là, au cours des siècles, de grands seigneurs de la peinture - art entre tous le plus décoratif, le plus facile à aimer et le mieux fait aussi pour aider la pompe du luxe à croire à sa grandeur.

C'est dans ce milieu naturellement orgueilleux, tout concentré sur la façade extérieure de la vie, qu'est né, avec le siècle, Olivier Trickmansholm.

Au collège, il épouse l'idéal flamingant

Au collège, il n'est pas mieux aidé que chez lui. Les sermons le bouleversent ou bien l'ouvrent à une radieuse sérénité, mais le regard sévère d'un surveillant le raidit de nouveau, et le charme s'évanouit. Si l'action des Pères et des parents est négative pour lui, peut-être y aura-t-il quelque influence heureuse de ses condisciples? Il faudrait pour cela que se soient des amis, et il n'en a pas un.

Les élèves sont divisés en deux groupes: les «fransquillons» et les flamingants, les riches et les pauvres, les bons et les mauvais. Pour Olivier, ce sont évidemment les flamingants qui présentent le plus d'attraits. D'abord parce qu'ils sont la minorité, ensuite parce qu'ils sont mal vus des Pères, punis pour la moindre peccadille, parfois entravés dans leurs études, enfin parce qu'ils sont, le plus souvent, de famille moins aisée que les «fransquillons». A ce groupe d'opposition on peut pratiquement ajouter une espèce d'extrême-gauche peu fréquentable: élèves de tout acabit, connus et dénoncés par les Pères comme de mauvais camarades, mais qui n'ont pas commis de délit assez grave pour être renvoyés. Olivier méprise les fransquillons pour l'affectation de leur langage, leurs allures de fils à maman et leurs mœurs courtisanes vis-à-vis des Pères. Il n'a cependant pas trouvé de vrais amis chez les flamingants: il admire et se sent dépassé. N'ont-ils pas constitué de petits

cercles clandestins qui se réunissent régulièrement au domicile de ceux dont les parents le permettent? Ils ont leurs classiques, connaissent par cœur tout Albrecht Rodenbach et le déclament avec fureur; ils savent une histoire de Flandre toute différente de l'histoire de Belgique qu'on enseigne au collège, ils font eux-mêmes des vers imités de Gezelle ou de Kloos - et Olivier assiste à tout cette grandeur en parent pauvre qu'on accueille avec enthousiasme, parce qu'on est sûr de l'épater joliment. Mais il est tellement esseulé partout où il va, tellement taciturne et spectateur que bientôt on ne l'invite plus. On le laisse à ses rêves, à son destin de mouton noir. Ce gosse est ambitieux, voilà son vrai secret: il veut être le premier, - ou le dernier, ce qui est la même chose, - mais la moyenne le rebute comme s'il savait déjà que Dieu la vomit de sa bouche. Restent les mauvais camarades. C'est auprès d'eux qu'il se sentira le plus à l'aise. Ils ne lui font pas des avances, ils n'ont rien de théâtral ni d'efféminé, ils racontent de mauvaises blagues sur les Pères et des histoires graveleuses qu'il ne comprend pas et pour lesquelles il n'a aucune curiosité. Mais, surtout, ils ont des audaces qui comportent de vrais risques, et c'est cela qui l'intéresse, c'est là que ce rêveur sort de sa coquille, c'est là qu'il est avant tous les autres, sans même demander qu'on le suive.

L'audace, c'est elle encore qu'il veut nourrir - et autrement qu'en littérature - par l'idéal flamingant qu'il a épousé. Il a, croit-il, découvert là un terrain vierge, quelque chose de très pur, avec des possibilités de grandeur universelle: une religion, mais qui n'est pas encore mise au grand jour, à laquelle il faut des héros d'un genre neuf.

Toute âme d'enfant est naturellement religieuse. Mais dans la religion de l'enfant il entre toujours une grande part de mimétisme, d'émulation, et les éducateurs comptent là-dessus. Or voilà: ce qui est excellent pour tous ne l'est pas pour celui-ci dont l'orgueil réclame quelque chose d'exceptionnel qu'il posséderait à lui seul, quelque chose qui ne serait fait d'aucune imitation et que jamais personne n'imiterait. L'émulation n'agira pas sur lui, car il se méfie de tout le monde et ne redoute rien autant que la comédie et les fausses façades. Ainsi l'âme ardente et ténébreuse de Trickmansholm s'est rabattue sur le flamingantisme, en a fait sa religion: une religion personnelle, un flamingantisme personnel aussi.



Comment Olivier se lance éperdument dans le «vrai» de la cause flamande

Au début de novembre, on sent que les événements se précipitent. Le bruit du canon se rapproche de nouveau. La fin de l'Empire va sonner. Le 8 ou le 9, la révolte est là, vigoureuse vague de fond qui donne le coup de grâce. En pleine avenue De Keyser les soldats spartakistes arrachent aux officiers cocarde et décorations, les soufflettent, leur crachent au visage, leur bottent le dos. Au croisement des boulevards, un soldat à cheval tournoie comme une toupie et tire en l'air, on ne sait trop pourquoi. Une grande auto d'état-major passe lentement, bourrée d'hommes de troupe, le fusil prêt. Adieu, belle discipline! Tu ne meurs pas en beauté, prestige! Partis comme par enchantement, les hautains officiers de réserve, si méprisants pour les soldats et si obséquieux pour les dames; subitement éclipsée cette *ehrliches Junkertum* à monocle, à casque d'argent,

brillant à blesser l'œil, à la longue cape gris perle de fin drap, flottant souplement sur le fourreau de l'épée. Effondré, tout le système! tout Walhalla!

Les princes et les diplomates qui ont décidé cette guerre ne décideront pas de la paix: elle appartient à ceux qui ont fait la guerre pour de mauvais bergers.

La révolte de l'intérieur presse sourdement les représentants allemands à Rethondes. Il n'y a pas d'alternative: il faut signer, on signe.

Le 13 novembre, le dernier soldat allemand quitte Anvers et, quelques heures plus tard, le premier soldat belge fait son entrée. Il vient à bicyclette, ayant quitté à Saint-Nicolas (à vingt kilomètres de la ville) les premiers détachements des «vainqueurs». Le 15, dans la matinée, l'armée belge défile enfin, et aussitôt les Anversoises découvrent en eux des sources prodigieuses d'exaltation patriotique. Une folie populaire qui durera plusieurs semaines, jusqu'à l'écœurement.

Trickmansholm assiste à tout cela mal à son aise. Il voudrait rire aussi et, comme les autres, jeter les jambes en l'air, parcourir les avenues bras-dessus bras-dessous avec des filles. Mais la joie que voici sent mauvais pour lui, parce qu'elle est Belge. Il a un haut-le-corps irréprouvable. Une fois pour toutes, «belge» est péjoratif dans son esprit. Il est Flamand, il aime les couleurs et les emblèmes flamands, le lion noir sur champ de blé mûr. «Belge» cela veut dire haine du Flamand, mépris des revendications flamandes, singerie de Paris, fransquillonisme étincelant et mondain. Il n'y a pas de place pour toutes ces choses dans le cœur de Trickmansholm, or c'est précisément cela qui tient la rue. Alors il s'enfonce un peu plus dans ses sombres rêveries, dans l'apparente misanthropie de son âge. Il reste en marge de ce carnaval dont le côté physique l'appelle si fort pourtant, relit Musset, médite avec Lamartine et traduit Ossian en de somptueux alexandrins néerlandais.

Car ce flamingant décidé et prêt à tout, ce terrible lion a autant de goût pour les lettres françaises que pour la prose quelquefois nuageuse et la chatoyante poésie impressionniste de Flandre ou de Hollande. Chez lui, on parle presque toujours le français, telle est, d'ailleurs, la préférence de M. Gerber; mais quand on s'adresse à la servante ou aux grands-parents, on s'exprime en flamand, ou plutôt en dialecte anversoise - langage traînant, barbare, perdant toute sa saveur dans les lourds empâtements, très semblable dans l'ordre de la laideur, aux façades de la rue Leys, d'un rococo si pompeux qu'on pourrait dire de lui qu'il défie toute concurrence de l'absurde, qu'il pourrait en quelque sorte passer pour la *pure* forme du laid.

Trickmansholm méprise profondément cet idiome, il évite de s'en servir, mais en parlant le vrai néerlandais il se rend ridicule et on le taxe d'affectation, de snobisme. Un grave dilemme se pose à lui, il hésite quelque temps, mais finalement se prononce contre le *beau* français et se lance éperdument dans le *vrai* de la cause flamande, nourrissant avidement un romantisme naturel, échevelé.

Comment Olivier est marqué par Paris, une ville en souple étoffe, tandis qu'il commence à juger Anvers, arrangé avec trop d'apprêt

Le surlendemain, il était rentré à Anvers et prétendait reprendre la vie d'avant. Mais, sans qu'il en eût bien conscience, Paris l'avait marqué. Il cherchait des raisons pour y retourner. Anvers, dès

lors, paraissait empesé, prétentieux, arrangé avec trop d'apprêt: coiffe-toi mieux que ça, n'oublie pas de te brosser, fais attention à ton faux col, à ta cravate, à tes gants, tes gants, mon Dieu! où sont tes gants? Paris, une ville en souple étoffe - est-elle même repassée? - et qui flotte librement, modelant avec grâce le corps. Ah! respirer encore, et à longs traits l'air de Paris. Sensation inouïe de liberté, joie intérieure indéfinissable, griserie comparable à celle qu'il a ressentie, cinq ans auparavant, après sa fuite du collège.

Deux mois plus tard, après un splendide numéro de *Graal* consacré au cubisme et aux jeunes écoles poétiques, Trickmansholm repart pour quinze jours. Il voit Cocteau, Picasso, Dermée, Delaunay, Cendrars, Zadkine, Huidobro, Soupault, Goll, Ozenfant, Gleizes, Léger, Gris, Zdanevitch, d'autres encore, qui tous ont eu leur place dans *Graal*. On reçoit avec les honneurs qui lui sont dus le directeur de la belle et généreuse revue d'art étrangère. D'ailleurs Trickmansholm, avec sa jaquette noire et ses airs de jeune dictateur, en impose à tout le monde. Quelqu'un d'aussi décidé, et qui a entrepris de les faire connaître dans son pays, est nécessairement un grand homme aux yeux de ces artistes. Quant à Olivier, il se sent bien l'égal des autres: c'est lui qui, dans cette Babel, représentera dorénavant la Flandre!

A ses retours de voyage, il voudrait que les camarades, au café Tijn, lui fassent fête, le questionnent. N'est-il pas un conquistador? N'a-t-il pas personnifié la Flandre au grand parlement de l'art international? Mais on fait semblant de ne pas avoir remarqué son absence. Personne ne lui demande rien. Il y a même un peu plus d'hostilité dans les attitudes: des amis d'hier semblent le fuir. Seuls Rik Dempe et Ludo Meesters l'écoutent. A l'un, il explique le fonctionnement de la grande vie de Paris; à l'autre, il fait et refait la longue relation de ses ambassades, et tout ce qu'a dit Tzara, et tout ce que pense Léger, et ce que Le Corbusier prépare, et ce que Russolo a inventé, et comment marche l'Académie de Lhote dont Delaunay dit peu de bien, et comment vit Brancusi, et comment est Delteil, comment enfin se pare le petit Crevel des beaux gilets multicolores de Sonia Delaunay-Terk. Nouvelles toutes fraîches et merveilleuses du monde des vivants.



Extraits de «*Les Évasions d'Olivier Trickmansholm*» Éditions du Pavois, Paris, 1946 (édition définitive), pp. 17, 36-38, 62-64 et 115-117.

Leonard Nolens

Anvers I

Aujourd'hui j'étais seul et nombreux. Aujourd'hui était entièrement penser à toi et se promener avec moi, et causer avec la demoiselle du buffet occupée à tirer la bière
Et sept Marocains, sans emploi et chantant entre les trains zézayants
et les chaises philosophes d'Anvers Central,
Et causer avec mon ombre avinée dans la pissotière très fréquentée de
l'Astrid.

Je pouvais faire surgir ça et là ces cloches abyssales de mon cerveau,
Je pouvais faire le magicien avec ces nombres invisibles de mes trente-deux ans.
Et j'étais bouffon, j'étais narcisse, j'étais sisyphes et phénix à la fois.

Je pris le tram huit et lus les textes publicitaires avec les yeux du docker démolé derrière moi.
Je savais que mon désir de désir ne différait pas de ses nuits, de son attente d'une femme
sensuelle et à la parole très intelligente.
Son sexe remua dans mon pantalon, ses idées s'ouvrirent dans mes mains qui écrivaient.

Plus tard le parc était étendu sur mes yeux à rêver de pluie.
Les routes de villes et villages visités se recoupaient dans l'antique réseau neural de feuilles
de hêtres, dans l'éclat obscène d'une plume de cygne noire.
Je ne savais plus ce qui était dans maintenant, ou ce qui se perdait maintenant dans autrefois.
Étendus dans l'étang, sept nuages m'alléchaient, ainsi que des bancs floconneux de poissons,
ils épelaient mon nom.
Aujourd'hui j'étais nombreux et seul.

La nuit est d'un réalisme effrayant et me met de côté.
Une fois encore non né, vigile de ton sommeil, je m'attends matinalement.

Antwerpen I

*V*andaag was ik alleen en veel. Vandaag was helemaal denken aan jou
en wandelen met mij, ook praten met een tappende buffetjuffrouw
En zeven Marokkanen, werkeloos en zingend tussen slissende treinen
en levenswijze stoelen van Antwerpen Centraal,
En praten met mijn dronken schaduw in het druk bezocht pissoir van
het Astrid.

*Ik kon die abyssale klokken van mijn hersens hier en daar te voorschijn halen,
Ik kon toveren met die onzichtbare getallen van mijn tweeëndertig jaar.
En ik was nar, ik was narcissus, ik was sisyfus en feniks tegelijk.*

*Ik nam tram acht en las reclameteksten met de blik van de vernielde dokker achter mij.
Ik wist dat mijn verlangen naar verlangen niet verschilde van zijn nachten,
van zijn wachten op een zeer verstandig pratende en zinnelijke vrouw.
Zijn geslacht bewoog in mijn broek, zijn gedachten gingen open in mijn schrijvende handen.*

*Later lag het park op mijn ogen te dromen van regen.
De wegen van bezochte dorpen en steden doorkruisten elkaar in het
antieke nervennet van beukebladeren, in het obscene glanzen van een zwarte zwaneveer.
Ik wist niet meer wat was in nu, of wat zich nu verloren liep in toen.
Er lagen zeven wolken in de vijver mij te lokken en vlokkende scholen van vissen,
ze spelden mijn naam.
Vandaag was ik veel en alleen.*

*De nacht is van verschrikkelijke nuchterheid en legt mij weg.
Weer ongeboren wakend bij je slaap zie ik me 's ochtends tegemoet.*

Uit «Hommage» (1981).



Werner Lambersy

La toilette du mort

Tombeau

Pour Lambersy Adolf
Mon père
Et le soldat inconnu
Qui dort
Dans le trou
De mémoire entre nous

Tombeau

Pour ses restes mortels
Car c'est tout
Ce qui reste à ronger
De l'os
Des images
Que j'ignore où trouver

Kaddish

Pour le capharnaüm
De mensonges
En demi vérités
Et contes
De toutes sortes
Qui arrange la famille
Et tout le monde
Comme on habille
Un mort avec
Son habit du dimanche

Office des ténèbres

Pour ce qu'on rumine
D'ombre
En silence au fond du lit
Les yeux ouverts
Sur l'invisible

Aux côtés de l'épouse
Qui s'éveillant
Dira: oublie
Et viens faisons l'amour

Tombeau

Pour Adolphe Lambersy
Le nazi
Qui aimait et n'aimait pas
Les juifs
Qui aimait et n'aimait pas
Dieu
Ni qu'on lui commande
En français

Qui n'aimait pas non plus
La Belgique
Staline
Ni la France de Blum
Mais Hitler
Peintre médiocre
Barbouilleur de sang
Comme Churchill
Et pisseur
Pour l'argent du pouvoir
De l'urine dorée
De la mort

Absoutes

Pour ce gisant muet
Sur le divan d'Alzheimer
Où il mêle le présent
Au passé
Comme on sale une soupe
Qu'on a déjà salée

De profundis

Depuis l'enfer
Et la déroute du bunker
Berlinois où
L'Histoire s'est arrêtée
Avant de muer
Et d'enfiler sa nouvelle
Peau de serpent
Dans les banlieues
De l'Europe industrielle
Et les redoutes
Des dictatures vérolées
Par les armes et l'or
Les démocraties allaient
Aux colonies
Comme les maquereaux
Vont au bordel
Pour toucher les recettes
Trier les filles
Et tirer un bon coup pour
Montrer
Qui commande
Et qui tient les ficelles de
La raison d'état

Tombeau

Pour l'enfant de l'école
Des pupilles
Où l'avenir en flamand
Est de rester
Sous-officier à vie
Dans le train hippomobile

Tombeau

Pour cet orphelin d'un père
Mort de la grippe
Espagnole
Et qui embarque
A vingt ans pour New York
Où il découvre

En même temps
Le moloch et la grande crise
Qui écrase
Les gens comme des crottes
De chien

Interprète sur les paquebots
De la Red Star
D'Anvers
Où il donne cours d'anglais
Aux émigrants
Sur des roufs en pleins vents
Et dans les cales
Où l'on cogne mais aussi où
L'on mange
Ensemble à la même gamelle
Et qui flirte en allemand
Avec des nurses
Au pair
En robes noires et tabliers
Blancs
Qui traînent la marmaille
Des familles
De première et seconde
Classe
Sans descendre plus bas
Que le bar
Ou le salon de thé dansant

Kyrie éleïson

Pour ce traître
qui n'a trahi que la misère
Et qui verra les riches
S'enrichir
Et les pauvres dévorer l'air
et mourir
Étouffé par un cri de colère

Et plus tard ses camarades
De combat
Devenir des bourgeois
Plus étroits



De pensée
Que le manche
D'acier de leur club de golf

Kyrie

Pour ce père déçu qui renie
Son fils
Parce qu'il préfère la langue
De Michaux
Césaire Tchicaya U'Tam'si
Guillevic
Genet Cadou Noël ou Perse

Et kyrie encore
Pour ce père qui m'en veut
De n'aller plus à l'université
D'être de gauche et de croire
A Mao
Au Vietnam à Cuba
D'être amoureux tous les six
Mois
Et d'écrire des poèmes le cul
Dit-il
Dans la culotte des étoiles
Comme Cendrars
Sans le sou
Victor Serge inconnu
Ou Hikmet et Ritsos en prison
En faisant
Le démonstrateur-vendeur
De mixers
Sur les salons d'Arts ménagers

Tombeau

Pour ce petit employé
A la guelte
En cache-poussière
gris
Au rayon meubles
Et tapis
Où il rencontre

Ma mère
Je ne sais pas comment

Entre deux livres qu'il
Dévore
En vrac
Et en version originale
Sur un banc
Dans un parc
Près du port sur l'Escaut

Où il déjeune d'une orange
Et de pain
Au cumin
En annotant dans la marge
A la mine
Très mince
Multatuli Nietzsche Balzac
Dickens et Voltaire

Tombeau

Pour celui dont la mère
Marchande
De chausseuses
Et veuve solitaire
Dit à sa nichée d'enfants

Deux dans chaque camp
Car il ne faut
Jamais mettre ses œufs
Dans le même panier
Et que vainqueurs
Ou vaincus les petits
Toujours restent perdants

Les plaies de l'âme c'est
Pour
Plus tard comme ces pans
De murs
Noircis
Dans les ruines
Des villes qu'on bombarde

Vocéro

Et chœur de femmes
Pour cet homme
Fort beau
Et qui fut bon pour lui
En niant la Shoa
Et les camps

Mais pas Dresde
Ni Hambourg et qui fut bon
Aussi
Comme on donne
Du grain
Aux oiseaux
Et de la viande aux vautours

Tombeau

Pour ce mari cocu
Qui n'avait pas
Appris à jouer du piano
Ni à mentir
Dans les salons de l'art
Ni même
A être là quand il le faut
Au lieu de faire
son cinéma avec l'histoire
De l'alcazar
Où un général de Franco
Laissa fusiller
Son fils
Dans les fossés
Plutôt que de rendre le fort

Tombeau pour cet époux
Trompé
A l'armée comme en prison
Par l'Histoire
L'ascension des maréchaux
D'empire
Et par la gloire de ce Reich
Aussitôt tombé

Dans les égouts du génocide

Tombeau

Pour ce rentmeister
A croix gammée
Au bras
Qui me fit façonner
Sur mesures
Pour la photo
De mes trois ans
Un uniforme SS
En papier crépon
Et doublure
De taffetas
Car on ne trouvait
Plus rien
Au mess
Ni même au marché
Noir
Pour ce jumeau
Sombre qui me suit

Requiem

Pour le grand père
Et l'arrière grand père
D'enfants
Qui n'ont connu cela
Que dans les livres
D'histoire

Pour lui qui voulait
Que la paix soit planter
Des arbres
Où il n'y en a plus
Et des fleurs
Sur la terre où se mêlent
Nos morts

Prise de voile
Pour le deuil sans chagrin
De celui



Qui mourut
Sans donner signe de vie

Mais garda
Ses idéales convictions
Et à qui
Aujourd'hui
Disait-il
On aurait donné raison

Oraison funèbre

Pour ses funérailles
Sans fils
Tandis que j'écris
Les yeux dans les yeux
Du néant
La main dans la main
De l'abîme
Et le cœur au cœur
Du crime
D'oublier sa souffrance

Tombeau

Pour qui a pris vingt ans
De tôle
Et qui vidait les seaux
De merde
Pour une clope
A donner aux codétenus
De sa cellule

Tombeau

Pour celui qui apprenait
La Bible
Pour occuper son esprit
Dans le seul
Livre permis
Au condamné politique

Tombeau

Pour le temps perdu
Les femmes
Qu'on n'a pas
Les aubes sans avenir
Et la jeunesse
Envolée à jamais

Pour Hiroshima
Et les gants d'éboueur
De l'humain
Le suicide collectif
De demain
Et les cent millions
De morts
Des deux geurres
Crapuleuses autant que
Des assassinats

Mausolée

Pour le fantôme
Aux lunettes cerclées
D'étudiant
Attardé ou d'intello
Chauve
Comme Mussolini
Qui vint en costume
D'occasion
Voir le père adoptif
De son enfant
L'élever en français
Et l'amant
Lui voler son épouse

Puis qui m'emmena
Parler
Entre hommes
De mes huit ans
Au thé
Dansant
Du Bon Marché où
Attendaient
Devant

Des gâteaux
De crème au beurre
Et des chocolats
Chauds
Beaucoup
De femmes seules
De Bruxelles
Longtemps restées
Sans
Diverses douceurs

Tombeau

Pour l'incivique libéré
Avant l'heure
D'un coup de tampon
Sur les papiers
D'identité de la honte

Et pour celui
Qui ne voulait pas
Voir son enfance
Se répéter
Avec moi
Comme une ponte
De cirons
Dans un sac de farine

Obsèques

De ce Père cinquante ans
Avant sa mort
Puisqu'on est mieux
Selon lui
Près d'un docteur diplômé
De la faculté de
Louvain
Et plein de zèle
Amoureux pour maman
Et qu'il vaut mieux
Être un coucou
Que le canard
Dans la mire des fusils

De la loi

Tumulus

De détritrus pour le colabo
Qu'on chasse
Comme un pigeon
Dans la rue et sur les toits
Et pour la famille
Qui fuit
Partout où elle peut pour
Échapper
Aux chapelets des bombes
Des VI
Et à la haine qui dénonce
Sans savoir
Pour le commis pris
A l'essai
Qu'on lynche
En cassant la vitrine
Du magasin
Où il travaille juste
Après sa sortie
De prison

Et monument funéraire

Pour le bourgeois correct
Qu'on reçoit
Dans les dîners d'affaires
Et chez les gens
Bien
Diplômés D'Heidelberg
Au sein
D'une droite en guerre
Cachée
Derrière des catholiques
Flamands

Catafalque et larmes
D'argent sur le velours
Des nuits



Pour cet homme
Qui jamais ne profita
D'un conflit
Où les guenons
De luxe du beau monde
Épouillaient
Les grands singes
Vainqueurs

Pour ce guerrier battu
Qui fête encore
En l'an deux mille
L'anniversaire
Du Führer
Comme un mamelouk
La mort de l'empereur

Cippe modeste mais
Couverte de mousse

Pour qui en cachette
Vint m'applaudir
En champion de sabre
A Saint Michel
Alors qu'on se battait
A Budapest
Où j'essayais
De téléphoner en latin
Pour connaître
L'avance
Des chars soviétiques
Et qui a fuit
Et qui resterait là trahi
Par radio Amérique

Miséréré et misère

Pour ma mère et moi
Car le mécène
Docteur en médecines
Et magie amoureuse
Est mort
D'une cirrhose moche

Et de morphine
Laissant des demi-veuves
Dans un louche lupanar
De la gare du Nord
Et nous dans la dèche
Assis
Sur des cartons
D'expulsion par huissier
Avec vingt francs
En poche
Et quelques prétendants
A épouser
Avant la fin des haricots

Et je bois trop
Misérable! misérable!
De gin
Et d'éther aux doigts
Bleus
En lisant Lautréamont
Dans des chambres
De bonne
Au sixième étage sans
Ascenseur
Métro La Motte-Piquet
Et Miller à Clichy
Comme Cummings
Et Pound
A Barbès
Dans des pensions
Où j'ennuie toutes les
Filles avec ça

Enterrement dans la
Fosse commune
Des jours

Pour cet ado qui vote
Amada ou Trotsky
Et qui voit
Très vite qu'il n'est
Pas fait pour ça

Mais pour écrire
Des poèmes
Sombres comme
Des maisons
De passe
Ou les orages
De la mousson

Tombeau

Pour mon étrange
Géniteur
Qui devient directeur
Commercial
D'une firme étrangère
Qui n'avait rien
Contre Israël
Ni l'extrême capital

Tombeau encore

Pour l'ex-détenu
Qui m'a donné
Un demi frère inconnu
Filé en Argentine
Par la filière vaticane
Et qui est venu
Une semaine chez nous
Pour me dire
La seule chose
Que je comprenais:
«Buena noche»
Et c'est comme ça que
Je l'ai appelé

Tombeau

Pour celui qui m'a dit
D'une femme
Que j'épousais: oui!
Elle est saine
Et de celle
Que j'aime aujourd'hui

Domage
Qu'elle soit française!

Tombeau

Sous des tomberaux
De silence
Pour ce vieillard resté
Enfant
Abandonné par son fils
Qui n'écrit pas
En flamand
Et ne le venge
Pas même par un succès

Tombeau

Pour ce mort quasiment
Disparu
De ma vie

Mise au tombeau une fois
Pour toutes

Tombeau! brouette d'oubli
Mais pas tout à fait
Pour cette âme qui partira
Sans moi

Et qui sans doute
A eu raison de me rayer
De la liste
De ceux dont le faire-part
Annonce
Une éternelle douleur car
Le respect suffira
Et l'amour encore prend
Du temps

Pour Sarah Kaliski

